

Disparêtre

« La psychothérapie se situe en ce lieu où deux aires de jeu se chevauchent, celle du patient et celle du thérapeute. [...] là où le jeu n'est pas possible, le travail du thérapeute vise à amener le patient d'un état où il n'est pas capable de jouer à un état où il est capable de le faire. »

D.W. Winnicott, *Jeu et réalité*

Il existe un jeu, ou plutôt un exercice, dit « de confiance » qui met justement à dure épreuve cette confiance et permet de prendre la mesure des illusions que l'on pourrait se faire sur soi-même ou les autres à ce sujet.

L'exercice en question se pratique à deux et consiste en ce qu'un des partenaires se place dos à l'autre et qu'il se laisse tomber par derrière, attendant d'être rattrapé dans sa chute le plus tard, le plus bas possible par son coéquipier. Difficile, si on est celui qui doit se laisser aller, de ne pas se retourner... Difficile de ne pas tenter de se « garantir » quelques moyens auto-suffisants pour atterrir sans trop de mal. Difficile de ne pas être inquiet à l'idée que ce partenaire est un parfait inconnu dont on n'a jamais éprouvé ni la force ni la fiabilité... Difficile d'avoir l'assurance qu'il sera là au bon moment pour nous accueillir et qu'il saura supporter le poids de notre chute. Et s'il était distrait, ou, horreur ! ... absent ! Difficile d'éviter cette angoisse qui monte, de plus en plus perceptible, l'angoisse de tomber dans le vide...

Chute dans le vide : chute sans fin ou jouissance ? Agonie infinie ou mouvement de vie ?

Car on peut imaginer aussi que le partenaire non seulement ne nous laisse pas tomber, mais, voulant prévenir toute angoisse, nous retient au moindre mouvement. Imaginons qu'il ne nous laisse pas éprouver et explorer cette tension d'être quelques instants entre ciel et terre, entre soi et l'autre, dans ce nulle part sans lequel au fond la vie n'a pas de sens. Quelle désolation si les choses ne sont que les choses et que l'on doive constamment être rivé au plancher des vaches. Quelle désolation si l'autre ne sait pas attendre, reculer, disparaître... Il n'y a pas plus de possibilités de faire confiance dans ce petit jeu et de se sentir vivant si l'autre est absent que s'il est trop présent.

Lorsque quelqu'un s'allonge pour la première fois sur mon divan, je ne peux m'empêcher de penser à ce petit jeu et au vertige qu'il évoque, et chaque fois, je m'étonne de ce que certains y arrivent sans trop de peine, sans une angoisse envahissante, sans se retourner. Ils plongent. L'espace d'une fraction de seconde, je retiens mon souffle, je remonte mes manches et je me dis : surtout ne pas les rattraper trop vite, ni les laisser tomber... Et le voyage commence.

Mais il y a ceux qui font de réelles demandes d'analyse et qui, quoique sachant tout des différents paramètres de la situation, une fois les entretiens préliminaires passés, mettent tout un temps, parfois des années, à aller sur le divan. Des années à parler de lui (le divan) ou de n'en jamais parler, à tourner autour de ce tiers potentiel dont il n'est pas question et tout le temps question, des années à le convoiter ou à l'éviter, à le maintenir dans l'avenir, inaccessible.

Il y en a pour qui s'allonger sur le divan (au propre ou au figuré, c'est-à-dire s'abandonner) et pouvoir y trouver un petit coin suffisamment libre d'angoisse pour se laisser penser, se laisser parler, est un espoir fou, impensable. Pour eux, faire dos à l'autre, le perdre de vue, se reposer sur lui, est une aberration, un non-sens, l'équivalent d'une chute mortelle, une chute sans fin. Comment sauraient-ils qu'il y a quelqu'un ?

Ainsi dans cette entreprise qui consiste à mettre en présence l'un de l'autre deux espaces psychiques, deux subjectivités et à créer un espace intermédiaire où il serait possible de « rêver », il arrive donc que certains ne peuvent « jouer » à aller sur le divan, certains pour qui c'est de « *game* » et de « règles » qu'il s'agit, et qui ne peuvent qu'opposer un refus protecteur. Le divan reste vide, inoccupé, inutilisé..., que quelqu'un y soit allongé ou pas ne changeant rien à l'affaire, le tout n'étant pas tant de se servir du divan que de pouvoir l'« utiliser ».

Autour de ce divan vide, je m'intéresserai donc à ceux pour qui une histoire parsemée de « trous » dans le holding interdit de s'appuyer sur..., de s'en remettre à..., et qui ne peuvent se permettre de jouer avec quelqu'un qui disparaît et même, et surtout, qui ne peuvent se permettre de disparaître eux-mêmes pour se trouver. Plus précisément je m'intéresserai à ce qui de l'échec de la transitionnalité peut être répété dans la situation analytique, et ce, en particulier dans l'utilisation d'un « face-à-face », d'un aménagement « consenti », partie prenante d'emblée de la mise en scène transféro-contre-transférentielle.



« *Elle* »

Pour « Elle », l'angoisse du vide, l'angoisse de revivre les « trous » dans le holding — trous par lesquels elle aurait pu être échappée —, l'ont amenée à me placer en « face à face », à m'installer paradoxalement dans la position d'un autre « trop là », présent de tout son poids de réalité, pour me demander quelques années plus tard de disparaître... (mais au fond n'a-t-elle jamais cessé de me le demander ?) Vient donc, des années plus tard, ce : « Je voudrais que vous disparaissiez... » qui l'étonne elle-même et la laisse perplexe, car elle ne voudrait pas que je parte ou que je m'en aille, seulement que je disparaisse... en restant là. De mon côté, ce « trop là » correspondait au sentiment de quelque chose qui n'aurait pas fait « suffisamment » défaut, le sentiment que mes interventions n'auraient jamais manqué la cible... que quelque chose n'arrivait pas à manquer... à disparaître.

Ainsi quand, au retour de vacances, j'entendis son « Il fallait que je vous attende », j'étais alors prête à comprendre : « Enfin vous n'étiez pas là, et je pouvais vous attendre ; enfin il me fallait vous attendre, c'est ce qu'il me fallait ; vous n'existiez que par cette attente, cette absence, et je pouvais enfin attendre quelqu'un et donc exister moi aussi. Enfin j'avais l'occasion d'attendre, la possibilité d'attendre. » Aussi son « Je n'ai rien à vous dire... » interrogatif, lancé souvent en début de séance, devenait-il pour moi l'expression de son angoisse de me laisser seule bien plus que l'angoisse d'être laissée : « Est-ce que je pourrais me permettre de ne rien vous dire, de n'avoir rien à vous donner, de vous laisser seule, de vous faire disparaître, d'être seule en votre présence, de “disparaître” ! »

Les aménagements du cadre (comme espace transitionnel) poseraient-ils ultimement la question de savoir à qui appartient l'incapacité de jouer ? Pour tel analysant qui ne peut utiliser le divan, qu'est-ce qui se passe du côté de l'analyste ? Refuserait-il de disparaître ? N'est-il pas alors d'emblée dans la position de celui qui « gardera l'analysant à l'œil », surveillera ses moindres mouvements régressifs, telle une mère trop présente, qui refuse d'être détruite dans l'aire subjective de l'autre ? Est-ce encore une fois fonction finalement de la résistance (même résonante) de l'analyste, de l'autre en lui qui fait des siennes ?

Je compris donc que le « face-à-face » de cette analysante avait eu pour but de me prendre dans les rets de la mise en scène transféro-contre-transférentielle, me retrouvant, non pas à mon corps défendant mais avec la complicité de l'autre en moi, dans la position d'une mère qui refuse de disparaître, une mère trop là, trop présente, qui n'accepte pas d'être abandonnée et surtout d'être détruite dans la subjectivité de son enfant. Je pouvais donc à partir de ma position inférer quelque chose qui débordait de beaucoup ce que nous savions déjà toutes les deux, à savoir que par deux fois au moins la mère s'était attaquée à des objets lui appartenant, mais surtout à des objets que l'on aurait pu classer du côté du transitionnel. L'air de rien, l'air de se tromper, par distraction ou avec de fausses bonnes intentions, elle s'attaquait à la capacité de jouer de son enfant, capacité en pleine élaboration. Une guerre au transitionnel... était ouverte et allait se rejouer entre nous.



En lisant Winnicott

S'allonger sur un divan en présence de quelqu'un à qui on tourne le dos et se livrer corps et âme à un inconnu que l'on ne connaît que dans l'imaginaire, un inconnu à qui l'on suppose un savoir sur soi, cela demande que l'on soit capable de jouer..., de jouer au jeu de la confiance décrit plus haut, mais aussi d'être capable de jouer tout court.

Pour qu'un analysant puisse jouir de la technique de son analyste qui se met à l'écoute de l'inconscient, il faut, nous dit Winnicott, qu'il puisse s'en remettre à ce même analyste et qu'il puisse entrer en résonance avec les interprétations autrement que par un raz de marée d'angoisse dépersonnalisante (sentiment de ne pas être maintenu ?) ou pire, par une soumission totale et automatique (cf. mon impression que mes interventions étaient trop adéquates avec « Elle »). Il lui faudrait avoir la possibilité d'être seul en présence de l'analyste et d'avoir un espace psychique, un lieu, pour recevoir cette expérience. « [...] pour que le jeu des instances puisse fonctionner, pour que ces conflits intersystémiques et intrasystémiques prennent forme, l'organisation d'un espace psychique déjà différencié n'est-elle pas nécessaire ? La topique subjective n'est pas une donnée de fait, elle a sa genèse¹. », et cette genèse pourrait bien avoir quelque chose à faire avec a) la possibilité de développer la capacité d'être seul en présence de quelqu'un ; b) la possibilité de jouir d'un espace neutre intermédiaire ; c) la capacité d'utiliser l'objet, soit le mode de relation du self.

a) La capacité d'être seul est basée sur le paradoxe de l'expérience d'être seul en présence de quelqu'un, « l'expérience d'être seul en tant que nourrisson et petit enfant en présence de la mère² », l'expérience ininterrompue de la présence d'une mère. Paradoxe encore, cette présence ininterrompue doit se faire absence, pour que l'enfant puisse être seul, sans toutefois s'absenter réellement. Si l'expérience d'une telle présence-absence est insuffisante « la capacité d'être seul ne parvient pas à se développer³ ». Ce qui peut se traduire pour certaines personnes par l'incapacité d'aller sur le divan ou de renoncer au contact visuel : on ne peut être seul qu'en étant sûr qu'il y a

quelqu'un. La séparation visuelle n'a de sens que si la certitude qu'il y a quelqu'un est déjà là. Ce n'est pas donné à tout le monde de nous voir comme quelqu'un qui est là.

La capacité d'être seul repose sur la possibilité de compter sur un environnement suffisamment bon, qui peut aussi disparaître — donc être suffisamment mauvais — pour que l'on puisse se permettre d'être. On ne peut être que si quelque chose s'absente.

Le holding « suffisamment bon » disparaît, et c'est parce qu'il disparaît qu'il est fiable. Le holding, et ce qui en est la métaphore dans le cadre analytique, ne peut jamais disparaître pour ceux qui ont eu à s'adapter à un environnement manquant ou trop là. Les « trous » dans le holding ne manqueront pas de chercher à se faire représenter dans la situation analytique à condition toutefois que le faux-self le permette.

b) « Le noyau de l'organisation défensive d'un « faux soi » est, en effet, la *non-acceptation du paradoxe*⁴ » et, pourrait-on dire, un effet de la non-acceptation du paradoxe.

L'enfant qui n'a pas été « maintenu » dans la tâche paradoxale d'inventer et de trouver ses objets autour de lui, d'élaborer son espace transitionnel, zone neutre d'expérience, et dont la mère ou l'environnement par ses empiètements le forcent à trancher, non seulement perd toute possibilité de développer une aire potentielle de jeu, mais encore doit s'organiser un « self protecteur », protecteur du vrai-self, un faux-self tout en réaction et en adaptation, en soumission, telle une nourrice qui serait toujours là à la place de l'enfant. Le faux-self - nourrice aura beau s'allonger sur le divan, aucune analyse ne peut se faire par personne interposée. C'est en pensant à cette nourrice que Winnicott nous rend sensible à l'importance de recevoir une non-communication⁵. La nourrice communique à qui mieux mieux mais le vrai-self lui, ne communique pas.

Quand il n'y a pas communication alors qu'on croit le contraire, quelle perte pour celui qui veut être trouvé bien qu'il se cache ! Être capable de recevoir une non-communication est tout aussi fondamental pour que

l'autre se sente réel, pour qu'il trouve ou retrouve le sentiment de ce qui est réel. Le danger d'être en collusion avec la partie du patient qui nie sa non-communication, mène à ce qu'on pourrait appeler une analyse « comme si ». Certaines personnes, inconsciemment, le savent, et évitent le divan de peur de devoir toujours communiquer.

c) Devoir toujours communiquer, c'est le contraire de jouer de sorte que, pour certaines personnes, le face-à-face leur permet de « ne pas communiquer » et de reprendre quelque chose autour du regard de la mère.

Les yeux de la mère⁶ qui ne renvoient rien d'autre qu'elle-même, c'est-à-dire que ses humeurs ou défenses, oblige l'enfant à s'adapter, à se soumettre à cette humeur et à perdre, échapper, ce qu'il aurait pu y trouver de son propre reflet dans les yeux/désir de la mère. Faute de pouvoir s'y mirer, c'est tout son être qui s'engouffre dans l'adaptation à l'autre, de sorte que l'absence de regard, corollaire du divan, peut pour certains, prendre le sens de continuer cette chute infinie dans le vide du regard de la mère. Il me semble qu'on ne peut accepter d'être porté sans voir que si on a fait l'expérience de s'être vu porté dans les yeux de la mère.

« Ainsi l'objet, s'il doit être utilisé, doit nécessairement être réel, au sens où il fait alors partie de la réalité partagée, et non pas être simplement un faisceau de projections⁷. » L'enfant qui ne s'est pas vu dans les yeux de la mère, est confiné à ce « faisceau de projections » et ne peut développer la capacité d'utiliser l'objet en dehors de sa subjectivité pure, il ne peut se trouver dans l'entre-deux, entre le dedans et le dehors, dans cette fameuse aire dite transitionnelle dont l'utilisation de l'objet serait la forme transitive. Alors comment pourrait-il utiliser le cadre analytique ?



L'utilisation du cadre comme objet transitionnel

Jouir de la capacité d'utiliser l'objet en dehors de la sphère des phénomènes subjectifs, c'est-à-dire pouvoir le détruire et le voir survivre à cette destruction, c'est ce que Winnicott appelle la capacité de refuser le bon, d'utiliser l'objet. La capacité d'utiliser l'objet, l'autre, le divan ou l'analyste

est tributaire de la capacité de faire disparaître l'objet, de le créer, de le trouver, tributaire donc de la capacité d'élaborer un espace transitionnel. Quand l'espace analytique ne peut s'appuyer sur la présence d'un espace transitionnel préalable, la capacité d'utiliser tant le divan que l'analyste ou l'analyse est compromise.

Quand la possibilité d'un espace psychique personnel est compromise par l'omniprésence d'un faux-self tourné vers l'extérieur, nous dirions qu'il y a échec à la transitionnalité et donc impossibilité d'« utiliser » tant le divan que l'analyste ou l'analyse.

« Elle » parlera d'elle-même comme refusant de disparaître, l'empêchant d'être et de parler vraiment. Elle nomme alors cette sentinelle, cette nourrice qui parle à la place de l'enfant comme « trop présente », refusant de laisser l'enfant jouer. Le faux-self n'est pas ici qu'une excroissance défensive et protectrice contre les empiètements de la mère, mais la résultante d'une identification à l'agresseur, à une mère trop présente qui refuse de disparaître, qui refuse d'être détruite dans la subjectivité de l'enfant, d'être absente. Le faux-self devient donc cette omniprésence qui refuse de disparaître, tout en ayant comme visée paradoxale de protéger le vrai-self. Dans ce qui se rejoue dans la situation analytique, l'analyste peut se retrouver, au moins temporairement, en collusion avec ce faux-self. Le refus du divan, mais aussi tout le cadre analytique, devient alors le support du transfert de la « guerre au transitionnel ». Le divan (ou une certaine idée du cadre) est attaqué en tant que représentant de l'objet transitionnel, attaqué par une mère folle ou envieuse qui refuse de disparaître.

Quand l'analyse ne peut passer que par « faire du cadre et de la fonction pare- excitante de l'analyste en cette zone pré-objectale, ou symbiotique, ou narcissique, le lieu et l'enjeu de la répétition et de son éventuel dégagement⁸ », toute la question d'un espace intermédiaire, espace transitionnel à inventer, trouver, devient centrale.

Ainsi quand une demande d'analyse est suivie de l'installation d'un cadre qui s'en écarte déjà, il y a manifestation sur et par le cadre du « lieu et de l'enjeu », du lieu de l'enjeu, c'est-à-dire de cet écart nécessaire pour que se

dise l'impossibilité de se reposer sur..., l'obligation de prendre à sa charge le rôle de pare-excitation, car l'abandonner à l'analyste c'est risquer de se retrouver submergé de sensations, d'excitations, ...de vide.

Ici donc, tourner le dos au divan c'est faire savoir que la possibilité de faire chevaucher son espace psychique avec celui de l'analyste est compromise par l'impossibilité de jouer, des attaques contre le transitionnel se faisant représenter par des attaques contre le cadre, qui ne sont ici pas tant des tentatives destructrices comme telles que des tentatives pour trouver le chemin de la capacité d'utiliser la situation, c'est-à-dire de « modifier le "donné" en "créé"⁹ ». Et cela passerait par la destruction de quelque chose qui survit.

Pour celui qui se serait fait détruire ses tentatives d'ériger un objet transitionnel (soit parce que la mère refuse d'être remplacée par un objet, refuse d'être utilisée et/ou détruite ou se montre envieuse de la capacité de jouer) la possibilité d'en reconstruire la potentialité ne pourrait-elle pas avoir pour condition de refuser divan, interprétation, compréhension (comme des équivalents de la destructivité de la mère à l'endroit du transitionnel) et avoir la possibilité d'inventer *son* cadre analytique (créer la mère) qui, paradoxalement, découvrira-t-il plus tard, se trouvait déjà là ?

Lorsque la situation oblige à la création de la transitionalité et qu'inventer sa propre situation analytique, son propre setting, peut être vital psychiquement, le divan est loin d'être le seul garant de l'instauration de l'espace analytique. Mais encore faut-il qu'il soit là pour être inventé... puis trouvé.

Il n'y a pas d'analyse sans divan, dans la mesure où le divan n'est pas un meuble mais plutôt la capacité de disparaître en présence de l'autre et d'accepter que l'environnement disparaisse. Certains peuvent mettre des années, même sur un divan, pour arriver à se permettre de disparaître, « disparêtre ». D'autres ont besoin du face-à-face pour construire cette capacité, et d'autres encore ont d'emblée cette potentialité et n'ont besoin du divan que comme meuble confortable.



NOTES

1. J.-B. Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1977, p. 163.
2. D. W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 206.
3. *ibid.* p.210.
4. J.-B. Pontalis, *op. cit.* p.179.
5. D.W. Winnicott, *Le processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1983, p.151-168.
6. —, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975, p.153-162.
7. *ibid.* p.123.
8. R. Cahn, « Le procès du cadre ou la passion chez Ferenczi », *Revue française de psychanalyse*, 5,1983, p.1121.
9. J.-B. Pontalis, *op. cit.* p.183.